

Huit crimes parfaits

Peter Swanson

Huit crimes parfaits

*Traduit de l'américain
par Christophe Cuq*



Titre original : *Eight perfect murders*

FICTION

© 2020 by Peter Swanson

All rights reserved

Publié aux États-Unis par William Morrow, New York

© Éditions Gallmeister, 2021, pour la traduction française

© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0481-6

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*Pour les rois et les reines,
et aussi les princes...
Brian, Jen, Adelaide, Maxine,
Oliver et Julius.*

Mémoires

AVERTISSEMENT

Le récit que vous vous apprêtez à lire repose en grande partie sur des faits réels, cependant, certains événements et dialogues ont dû être reproduits de mémoire. Quelques noms et détails identificatoires ont été changés pour protéger des innocents.

La porte d'entrée s'ouvrit et j'entendis l'agente du FBI taper ses pieds sur le paillason. La neige commençait juste à tomber et une rafale d'air lourd s'engouffra à l'intérieur du magasin. La porte se referma derrière l'employée fédérale. Elle devait être à deux pas lorsqu'elle m'avait appelé car cela ne faisait pas plus de cinq minutes que j'avais accepté de la rencontrer.

J'étais seul dans la librairie. Je ne sais plus très bien pourquoi j'avais décidé d'ouvrir ce matin-là. Une tempête était annoncée et on attendait soixante centimètres de neige d'ici au lendemain après-midi. L'administration des écoles publiques de Boston avait d'ores et déjà déclaré qu'elles fermeraient de bonne heure et que les cours seraient annulés. J'avais appelé mes deux employés – Emily, censée assurer la tranche de la matinée ; et Brandon, celle de l'après-midi – pour leur dire de rester chez eux. Je venais de me connecter au compte Twitter

de la librairie et j'allais indiquer que Old Devils serait fermée pour la durée de la tempête, mais quelque chose m'avait arrêté dans mon élan. La perspective de passer la journée seul dans mon appartement peut-être. Et puis je n'habitais qu'à sept cents mètres du magasin.

J'avais donc décidé d'ouvrir. À défaut d'autre chose, je pourrais toujours tenir compagnie à Nero, mettre de l'ordre sur les étagères ou emballer quelques commandes en ligne.

Sous un ciel granit menaçant, j'avais déverrouillé la porte de ma librairie de Bury Street, dans le quartier de Beacon Hill. Nous ne sommes pas situés dans une zone très passante, mais Old Devils est une librairie spécialisée – livres d'occasion et neufs – et la plupart de nos clients trouvent notre adresse sur Internet ou commandent directement sur notre site. Un jeudi de février ordinaire, je ne verrais rien de surprenant à n'avoir qu'une dizaine de clients, à moins bien sûr que nous n'organisions un événement. Cela dit, il y avait toujours à s'occuper. Sans oublier Nero, le chat de la librairie, qui détestait rester seul.

Je ne me souvenais d'ailleurs pas si je lui avais laissé assez de nourriture en partant la veille. Probablement pas, car à peine eus-je franchi la porte qu'il accourut sur le parquet pour m'accueillir. C'était un chat roux, d'âge indéterminé, dont la disposition à accepter les caresses des inconnus (la propension à les réclamer, même) en faisait la mascotte parfaite. J'avais allumé la lumière, nourri Nero, puis je m'étais préparé du café. À onze heures, Margaret Lumm, une de nos clientes habituelles, avait poussé la porte de la librairie.

— Pourquoi vous êtes ouvert ? demanda-t-elle étonnée.

— Pourquoi vous êtes sortie de chez vous ? répliquai-je sur le même ton.

Elle montra deux sacs d'une épicerie fine de Charles Street et déclara de sa voix patricienne :

— Des provisions.

Nous avons discuté du dernier roman de Louise Penny. Enfin, surtout elle. J'avais fait semblant de l'avoir lu. Je faisais souvent semblant d'avoir lu un roman. Je me contentais en fait de consulter les critiques dans les revues

spécialisées et de me rendre sur des blogs. L'un d'eux, *Conclusion canapé*, publie des critiques de livres récents dont les lecteurs débattent de la fin. S'il m'arrivait à l'occasion de relire un roman fétiche de mon enfance, les policiers contemporains, en revanche, ne me disaient plus rien, et j'aurais eu bien du mal à me passer de ces blogs littéraires. J'aurais évidemment pu me montrer honnête et dire aux gens que je m'étais tout simplement lassé des romans policiers, que désormais je ne lisais plus pour l'essentiel que des livres d'histoire, et de la poésie avant de me coucher, mais je préférais mentir. Les rares personnes à qui j'avais dit la vérité avaient toutes voulu savoir ce qui m'avait détourné des romans policiers, et c'est un sujet que je ne pouvais aborder.

J'avais renvoyé Margaret Lumm chez elle avec un exemplaire d'occasion de *Meurtre indexé*, de Ruth Rendell, qu'elle était à quatre-vingt-dix pour cent certaine de n'avoir jamais lu. Puis j'avais mangé le sandwich poulet salade que je m'étais préparé. Je m'apprêtais à fermer pour la journée quand la sonnerie du téléphone avait retenti.

— Librairie Old Devils, dis-je en décrochant.

— Pourrais-je parler à Malcolm Kershaw ?
demanda une voix de femme.

— C'est lui-même.

— Ah, très bien. Je suis l'agente spéciale Gwen Mulvey, du FBI. J'aimerais que vous m'accordiez un peu de votre temps pour répondre à quelques questions.

— D'accord.

— Maintenant, c'est possible ?

— Eh bien, oui.

Je pensais qu'elle voulait parler au téléphone, mais elle répondit qu'elle arrivait et raccrocha aussitôt. Je restai un moment immobile, le téléphone à la main, essayant d'imaginer à quoi pouvait ressembler un agent du FBI prénommé Gwen. La voix râpeuse à l'autre bout de la ligne m'évoquait une femme imposante et revêche en imper brun, approchant l'âge de la retraite.

Quelques minutes plus tard, l'agente Mulvey qui poussa la porte du magasin n'avait rien à voir avec ce que j'avais imaginé. Âgée tout au plus d'une trentaine d'années, elle portait un jean rentré dans une paire de bottes

vert forêt, une parka et un bonnet en tricot blanc à pompon. Elle tapa ses bottes sur le paillason, ôta son bonnet et marcha jusqu'à la caisse. Je vins à sa rencontre et elle me tendit la main. Sa poigne était ferme, mais sa paume était moite.

— Agente Mulvey ? demandai-je.

— Oui, bonjour.

Des flocons de neige étaient en train de fondre sur son manteau vert, laissant à leur place des taches sombres. Elle secoua la tête pour égoutter ses cheveux blonds et fins.

— Je ne m'attendais pas à vous trouver encore ouvert, dit-elle.

— J'allais justement fermer.

— Oh, dit-elle. (Elle fit passer la lanière de son sac en cuir par-dessus sa tête puis descendit la fermeture Éclair de son manteau.) Vous avez tout de même une minute ?

— Oui. Je suis un peu curieux. Peut-être préférez-vous qu'on aille discuter dans mon bureau ?

Elle se retourna vers la porte du magasin. Les muscles de son cou se tendirent sous sa peau blanche.

— Vous entendrez si un client entre ?

— Je doute que ça arrive, mais si c'est le cas, oui, j'entendrai. Suivez-moi.

Mon bureau au fond de la librairie était plus un recoin qu'autre chose. Je dégotai une chaise pour l'agente Mulvey et m'installai derrière le bureau dans mon fauteuil inclinable en cuir, dont la bourre s'échappait par endroits. Je me positionnai de manière à l'apercevoir entre deux piles de livres.

— Excusez-moi, dis-je, je ne vous ai rien proposé à boire. Il reste du café.

— Non, ça ira, répondit-elle en retirant son manteau et en posant à ses pieds son sac – plutôt un attaché-case, en fait.

Elle portait un pull noir à col rond. Maintenant que je la voyais mieux, je me rendis compte que sa pâleur ne se limitait pas seulement à sa peau. Ses cheveux, ses lèvres, ses paupières presque translucides, même ses lunettes à fine monture métallique semblaient disparaître dans son visage. Ses traits étaient difficiles à cerner, un peu comme si un peintre les avait estompés sous son pouce.

— Tout d'abord, j'aimerais vous demander